

qu'ils ne recommenceraient pas avant les vacances ; que la grève des charpentiers devenait plus forte ; que les banquets allaient leur train ; qu'Odillon Barrot et Lamartine ne laisseraient pas tomber les droits du peuple ; et qu'on répétait mille fois les mots de paix à tout prix, de mariages espagnols et autres choses que je ne comprenais pas

Quand les disputes grandissaient, notre *caboulot* ressemblait à un tambour, les vitres frissonnaient, on tapait des pieds, on aurait cru qu'on allait se prendre au collet ; et chaque fois que l'un de nous avait envie de tousser ou d'éternuer, le père Perrignon levait la main en disant :

"Chut ! écoutez... C'est Coubé qui parle ;" ou bien, "c'est Montgaillard."

De temps en temps, l'un ou l'autre de ces journalistes et de ces peintres sortait tout pâle, sans avoir l'air de nous voir, et rentrait ensuite pour se remettre dans la bataille.

Celui qui s'appelait Coubé était petit, sec ; il avait les yeux vifs, le nez crochu, la barbe grise, et parlait très bien.

Montgaillard était grand, osseux, roux ; il avait les épaules larges, le dos rond, la barbe courte, serrée, remontant jusqu'aux yeux, le front large et plat, le nez et le menton allongés, la voix rude : il ressemblait à un sanglier.

D'autres aussi criaient, piaillaient, quelques-uns riaient, mais tous étaient habillés comme des gens qui ne pensent qu'à leurs idées, le chapeau de travers, la cravate défaits, le col de la chemise dehors d'un côté, rentrant de l'autre. Ils ne faisaient attention à rien, et seulement quelquefois par hasard en passant, voyant M. Perrignon, ils lui serraient la main en s'écriant :

"Bonjour, Perrignon, Bonjour !"

Puis ils rentraient et se remettaient à parler, sans écouter ce qu'on disait, ni savoir ce qu'on avait dit.

Montgaillard et Coubé avaient la voix tellement forte, qu'on entendait leurs discours malgré les cris, les éclats de rire, et le frémissement des vitres.

Dans les premiers temps, quand ils parlaient de grève, de réforme, de banquets, de paix à tout prix, de Pritchard, tout pêle-mêle, je ne comprenais pas un mot. Mais un samedi soir que nous étions libres à quatre heures, et que Valsy, Quentin, M. Perrignon et moi nous prenions encore un verre de vin après le départ des camarades, je leur demandai ce que cela signifiait, car à Saverne je n'avais rien entendu de pareil ; c'étaient des choses inconnues, et même celui qui s'en serait occupé aurait passé pour un fou.

"Vous ne lisiez donc pas les journaux ? me demanda le père Perrignon.

—Non, jamais.

—Alors, que faisiez-vous le soir après l'ouvrage ?

—Moi, j'allais me promener aux environs de la ville, et les autres s'asseyaient tranquillement dans les brasseries ; ils buvaient des chopes et fumaient des pipes jusqu'à dix heures. Quelquefois ils jouaient aux cartes et se trompaient entre eux tant qu'ils pouvaient.

—C'est donc un pays de crétins, dit le père Perrignon ? Si tu m'avais raconté cela le premier jour, sais-tu que je t'aurais mis hors de l'atelier ? Heureusement je te connais maintenant et je te considère comme un brave garçon. Mais il faut lire les journaux. Mme Graindorge te laissera prendre la *Reforme* ; n'est-ce pas, Mme Graindorge ?

—Oh ! bien sûr... qu'il la prenne.. que voulez-vous que j'en fasse ?"

C'était un vieux journal grasseyé, que les journalistes jetaient en sortant sur notre table. Depuis ce jour, je le pris tous les soirs et je le lus, parce que j'étais honteux de vivre comme un imbécile, avec des camarades, qui s'intéressaient aux affaires du pays, autant et plus que les riches.

Ce soir même, le père Perrignon me dit qu'on appelait Grève la place devant l'Hotel de ville, sans doute parce qu'autrefois elle était couverte de sable ; que les ouvriers sans travail se réunissaient sur cette place, où on allait les retenir ; mais que souvent, quand il s'élevait une discussion entre les patrons et les ouvriers, les ouvriers en masse se retiraient sur la place, et qu'on disait alors que les charpentiers, les maçons etc., se mettaient en grève. Cela signifiait qu'ils voulaient une augmentation de prix, ou une diminution de travail.

"Les tailleurs de pierre, les maçons, les couvreurs, me dit-il, se mettent toujours en grève sur la place de l'Hotel de ville ; mais les peintres en bâtiment vont sur la place du Châtelet, les ramoneurs à la Porte-Saint-Denis, les serruriers sur le marché Saint-Martin, les paveurs au coin du boulevard Montmartre, ainsi pour tous les corps d'état."

Il me dit ensuite que la réforme, dont tout le monde parlait, et que les bourgeois voulaient comme nous, était un changement dans la manière de nommer les députés du pays ; que jusqu'alors il fallait, pour avoir droit de nommer un député, payer deux cents francs de contribution, et que les gens riches seuls payaient deux cents francs de contribution, de sorte que les gens instruits et honnêtes, mais sans fortune, ne pouvaient ni nommer les députés, ni être nommés députés ;—ce que lui, Perrignon, considérait comme une chose abominable, contre nature.

"Car, disait-il, les riches ne voient que la richesse, et s'inquiètent peu du sort des pauvres. Leurs richesses montrent très-souvent leur égoïsme ; chacun sait que la générosité, la noblesse de cœur, l'amour de sa patrie, le sacrifice de ses propres intérêts à la justice, ne sont pas des moyens de s'enrichir. De cette façon, les égoïstes sont seuls chargés de faire les lois pour un peuple fier et généreux."

Il disait aussi que la suite de tout cela, c'était l'abaissement de la France, parce que ces égoïstes, nommés par d'autres égoïstes, ne songeaient qu'à remplir toutes les bonnes places, et à se les donner entre eux en famille ; qu'ils ne s'inquiétaient pas de savoir si leurs fils, leurs neveux, leurs cousins étaient capables de les remplir, mais seulement de les avoir ; que les imbéciles et les gueux par ce moyen avaient tout, les hommes de cœur et les savants, rien ; ce qui n'était pas un grand encouragement pour s'instruire et se sacrifier à la patrie. Qu'en outre, ces égoïstes, n'ayant en vue que de garder leurs biens, sacrifiaient notre honneur pour conserver la paix ; que leur chef, M. Guizot, n'avait qu'à les prévenir qu'ils risquaient leur fortune dans la guerre, pour les faire voter la paix à tout prix ; et que même ils venaient de voter des centaines de mille francs pour un apothicaire anglais nommé Pritchard, malgré l'indignation de toute la France ; que les Anglais nous menaçaient toujours, voyant que cela leur réussissait si bien ; enfin, que les bourgeois honnêtes étaient las de ces abominations, et qu'ils demandaient la réforme, qu'on appelait adjonction des capacités ; mais que le roi Louis-Philippe tenait à M. Guizot, et que M. Guizot ne voulait pas la réforme, parce qu'il ne serait plus aussi sûr de faire peur aux députés, si dans le nombre il s'en trouvait de pauvres, décidés à soutenir l'honneur du pays, au lieu de tout sacrifier aux écus."

Voilà ce que le père Perrignon nous dit à tous, car les camarades l'écoutaient aussi, et comprenaient encore mieux la beauté de cette réforme. Il nous dit que les professeurs Michelet, Quinet, et généralement tous les gens honnêtes, bourgeois ou non, reconnaissaient la justice de ce changement ; qu'ils le voulaient, que l'armée le soutenait, et que M. Guizot seul s'obstinait contre tout le monde, pour rester ministre dans les siècles des siècles.

Rien que de parler du ministre Guizot, le père Perrignon devenait tout pâle d'indignation, et naturellement sa colère me gagnait.

Depuis ce moment, toutes mes idées sur la politique étaient plus claires. Quand on parlait de grève, de réforme, de paix à tout prix, je